

L'enquêteur enquêté. De la « connaissance par corps » dans l'entretien sociologique

In: Genèses, 35, 1999. pp. 131-145.

Citer ce document / Cite this document :

Memmi Dominique, Arduin Pascal. L'enquêteur enquêté. De la « connaissance par corps » dans l'entretien sociologique. In: Genèses, 35, 1999. pp. 131-145.

doi : 10.3406/genes.1999.1571

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1999_num_35_1_1571

Résumé

■ Dominique Memmi: L'enquêteur enquêté. De la «connaissance par corps» dans l'entretien sociologique Un conseil classique donné aux enquêteurs consiste à contrôler leurs réactions personnelles au cours de l'enquête. À quelles conditions, peut-on, au contraire, se demander: les préjugés de l'enquêteur sur l'objet de son enquête deviennent-ils intéressants ? Quel intérêt y a-t-il à prendre comme source d'information les impensés de l'enquêteur sur son objet? Une série de travaux récents sur l'entretien en sociologie, dont on propose ici l'inventaire, ont tendu à déplacer le regard de l'analyste du contenu de l'entretien vers sa forme et tout ce qui l'entoure, ou, pour le dire vite, du texte vers le contexte et le paratexte. comme autres signifiants, mais aussi à déplacer le regard de l'explicite vers le latent. Il est proposé ici d'aller plus avant et de façon plus systématique, scientifiquement plus armée, sur cette piste entrouverte, en transposant, moyennant un certain nombre de précautions, à l'exploitation des entretiens sociologiques la notion de «contre-transfert», et les débats auxquels elle a donné lieu chez les théoriciens de la psychanalyse. Soumettre l'enquêteur à la question sur les affects qui furent les siens au cours de l'enquête, et à propos de l'objet de l'enquête: appliquée à une enquête récente sur des populations très précaires, une telle approche se révèle heuristique pour ce dernier et de surcroît stimulante pour qui se penche sur la dimension corporelle de la domination ; sociale, c'est-à-dire pour celui qui, par choix problématique et par contrainte de terrain, se détourne en partie de la parole pour s'intéresser à d'autres signifiants que le signifiant linguistique.

Abstract

Interviewing Interviewers. On "bodily Knowledge" in sociological Interviews. Interviewers are traditionally advised to control their personal reactions during surveys. We might wonder, on the contrary, under which conditions the prejudices of the interviewer with regard to the subject of the survey might be of interest in themselves? Is there any point in taking the interviewer's unformulated thoughts as a source of information? ; A set of recent studies on sociological interviews, which we have listed here, have tended to shift the attention of the analyst from the content of the interview to its form and everything surrounding it, in brief, from the text to the context and the paratext as additional signifiers. as well as from what is explicit to what is latent. In this article, we are proposing to move forward in a more systematic, scientific way along this newly-opened path, by transposing to sociological interviews (while taking a number of precautions) the use of the notion of "counter-transfer" and the debates to which it has given rise among theoreticians of psychoanalysis. The idea of subjecting the interviewer to questions about his/her feelings during the survey and about the survey topic proved to be highly heuristic for the interviewer when applied to a recent survey on ultra-precarious populations as well as stimulating anyone interested. in: the bodily dimension of social domination; i.e. for anyone who, in choosing a contextual framework and under the constraints of the field, partly turns away from the spoken word to look at other signifiers in addition to strictly linguistic ones.

L'enquêteur enquêté. De la « connaissance par corps » dans l'entretien sociologique

creative commons
BY: Persée

Dominique Memmi

*en collaboration avec Pascal Arduin**



* Ce texte est dédié à Silvia Fernandez, médecin psychiatre, et à ceux qui, avec moi et non sans entrain, se sont livrés à cette enquête sur d'autres avant de la tourner sur eux-mêmes : Marina Chauliac, Isabelle Coutant, Frédéric Viguière, et Jacques Ploin – alors étudiants au DEA de l'ENS-EHESS – et surtout, surtout : Pascal Arduin, ingénieur de recherche à l'Ined, sans qui rien de ce qui suit n'aurait pu être. À tous va ma reconnaissance. Merci aussi à Maryse Marpsat de nous avoir rendu possible l'accès à cette population, et à la Mire d'avoir subventionné cette enquête.

1. Madeleine Grawitz, *Méthodes des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 1981, p. 722.

2. C'est un des procédés adoptés par exemple dans les grandes enquêtes nationales menées depuis plusieurs années sur les sans-abri sous l'égide du Conseil national de l'information statistique (voir les travaux de M. Marpsat et Jean-Marie Firdion).

À quelles conditions les préjugés de l'enquêteur sur l'objet de son enquête deviennent-ils intéressants ? Quel intérêt y a-t-il à prendre comme source d'information les *impensés de l'enquêteur* sur son objet ? Un conseil classique donné aux enquêteurs consiste à contrôler leurs réactions personnelles au cours de leur travail : « On s'est toujours méfié de l'influence que pouvaient exercer les opinions de l'enquêteur sur le plan idéologique. En fait, toute opinion de l'enquêteur, quel que soit le sujet, peut exercer une influence. [...] C'est pourquoi la formation des enquêteurs a pour but de les rendre conscients de leurs propres opinions afin de les neutraliser¹. »

Mais est-ce une position tenable – et est-ce la position la plus productive – lorsque les à-côtés de la situation d'entretien s'avèrent très riches, dussent-ils se présenter sous la forme d'affects apparemment singuliers ? La compassion, l'admiration, le mépris, la fascination, le dégoût : tels sont quelques-uns des sentiments qui accompagnent l'enquêteur confronté à des populations très précarisées comme celle des sans-abri parisiens. Il se trouve alors dans une situation paradoxale. Malgré ses défauts, et à l'heure où la mise en perspective critique de ses inconvénients est florissante, l'entretien demeure une méthode fréquente de recueil d'information sur ces agents sociaux². C'est que nous n'avons pas beaucoup d'autres moyens de connaissance. Faut-il alors y renoncer ? On a préféré ici une autre position : celle consistant à prendre son parti des projections de l'enquêteur sur un objet socialement émouvant, mais en décidant de les exploiter systématiquement. Cela supposait de soumettre à leur tour les enquêteurs à la question, et d'examiner attentivement les résultats de cette inhabituelle inquisition.

Un observatoire possible pour une réalité peu accessible

Enquêter sur une population comme celle des sans-domicile conduit à un constat d'emblée paradoxal et désolant : pour répondre aux questions que nous nous posons, il n'existe guère de source d'information autre que celle qui se révèle en l'occurrence une des pires qui soit, l'entretien.

Pas de ces effets personnels et de ces tiroirs domestiques – par définition le « sans domicile » est privé de toutes ces traces de sa vie passée – qui peuvent fournir des archives au sociologue. Guère de photos, de traces, de papiers personnels non plus, livrés au vol ou à de curieux abandons, typiques de la fragilité des possessions, matérielles et affectives, dans ces histoires de vie. Ce qu'il en reste est aisément contenu dans une poche obligeamment vidée devant nous. Point d'accès aisé aux documents administratifs concernant ces personnes vivantes : les dossiers médicaux sont inaccessibles, les dossiers personnels et « bilans sociaux » sont d'accès moins difficile mais d'interprétation hasardeuse tant le recueil des informations, au cours d'un entretien avec l'assistant social dont dépend pour une part le destin de l'usager, est biaisé par les réquisits de l'institution. Pas d'accès, enfin, pour contrôle du contenu des entretiens, à ces témoins de l'identité présente et passée que sont familles et amis. L'homme à la rue, contrôlant soigneusement ce qu'il divulgue aux siens de sa déchéance, interdit avec opiniâtreté que les ponts partiellement coupés soient rétablis.

La rareté des sources d'information alternatives conduit donc à se rabattre sur l'entretien. Se « rabattre », car nombreuses ont été les critiques adressées à cette méthode de recueil des données. Mais ces critiques ont aussi permis un deuil de la toute puissance de cette approche, autorisant qu'on en cultive alors des usages détournés. Cela suppose cependant de reconnaître les avantages mini-



3. Stéphane Beaud, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien ethnographique », *Politix*, n° 22, 1996.

4. Guy Michelat, « Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie », *Revue française de sociologie*, vol. 16, n° 2, 1975 ; Jacques Maître, « Sociologie et entretien non directif. Note de lecture », *Revue française de sociologie*, vol. 16, n° 2, 1975.

5. Jeanne Favret-Saada et Josée Contreras, *Corps pour corps. Enquête sur la sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard, 1981 ; Clifford Geertz, « Du point de vue de l'indigène : sur la nature de la compréhension anthropologique » in *Savoir local, savoir global*, Paris, Puf, 1986 ; Paul Rabinow, *Un ethnologue au Maroc. Réflexions sur une enquête de terrain*, Paris, Hachette, 1988.

maux qu'elle comporte. C'est une occasion de rencontres longues entre agents sociaux normalement très éloignés les uns des autres. Elle comporte certains bénéfices psychiques immédiats pour les deux parties, destinés à faire oublier les déséquilibres de bénéfices à long terme de la situation pour l'enquêteur et l'enquêté. Convenue, à sa manière – les sans-abri s'attendent aujourd'hui aux entretiens – et dotée de sa légitimité propre, cette situation est aussi corsetée de conventions d'évitement permettant des divulgations supportables pour les deux protagonistes. Bref, l'entretien pourrait bien demeurer un observatoire privilégié à certaines conditions.

La réflexion actuelle sur l'entretien

Car les obstacles à la neutralisation de l'entretien pourraient être traités comme autant de sources d'information pour l'enquêteur (comme le fait Stéphane Beaud des différents *impedimenta* posés à la progression de l'enquête)³. Mais ceci, faut-il le rappeler, pour peu que ces obstacles soient signifiants du point de vue de la problématique posée, pour peu qu'ils la mettent en œuvre, la fassent fonctionner, bref, qu'ils soient structurellement liés aux résultats attendus du questionnement principal. Ceci afin de lutter fermement contre les effets de dispersion introduits par une attention mal contrôlée au contexte de l'enquête.

Nos seules interactions antérieures avec les sans-abri – les situations de manche – nous ayant suggéré l'importance de la mise en spectacle du corps carencé comme moyen de survie (« quelques sous, s'il vous plaît, pour manger, rester propre, ou trouver un toit »), de même que la définition sociale de ces populations comme physiquement en danger (« sans-abri »), nous nous sommes proposés de travailler sur la mobilisation des ressources en situation de domination sociale extrême, en

portant une attention spécifique aux usages, matériels et symboliques, du corps avec ce qu'il avait pu « incorporer » de ressources sociales. Mais en évoquant de prime abord les réponses des sans-abri, dans la manche, à une définition sociale donnée, nous avons là en puissance tout ce qui allait alimenter la posture d'enquête défendue ici. Elle réside en une hyper vigilance à l'interaction, et à ce qui vient de l'enquêteur tout particulièrement. Car comment le sociologue pourrait-il rester indifférent aux appréhensions réciproques des normaux et des stigmatisés, pour parler comme Erving Goffman, surtout si elles s'avèrent assez troublantes pour qu'une des parties au moins de ces derniers les anticipe dans d'autres situations? Il se trouve brutalement projeté par l'entretien au cœur des attentes confuses à son égard de la part de ceux qu'il étudie, et de ses propres anticipations à leur égard.

La faible fiabilité scientifique de l'entretien comme source de « vérités » tend à conduire aujourd'hui à une posture un peu décalée à leur égard. L'attention sociologique, comme le préconise S. Beaud, doit balayer l'ensemble de ce qui « entoure » l'entretien : ce sera, pour nous, la personne de l'enquêteur. De ce point de vue, notre entreprise poursuit et accentue une tendance engagée depuis le milieu des années soixante-dix et qui s'est précipitée, en sociologie, depuis le milieu des années quatre-vingt. Elle vise à opposer constamment des méthodes de recueils des données qualitatives dénoncées comme classiques, dominantes, et censément solidifiées dans les manuels, à des méthodes moins directives, moins massives, moins chiffrées, plus sensibles à la subjectivité dans l'interaction. À la suite de l'article à bien des égards pionnier de Guy Michelat⁴, mais après une période de latence, se précipitent les appels à la reconnaissance de la subjectivité du chercheur, à commencer chez les anthropologues⁵. Chez les sociologues, une voie s'ouvre dans la décennie



6. Luc Boltanski, *Les Cadres*, Paris, Minuit, 1983.
7. Pierre Bourdieu et al., *Le Métier de sociologue*, Paris, Mouton, 1968.
8. P. Bourdieu, *La Misère du monde*, Paris, Minuit, 1993.
9. J. Maître, *L'Autobiographie d'un paranoïaque*, Paris, Anthropos, 1994.
10. Florence Weber, *Le travail à-côté: étude d'ethnographie ouvrière*, Paris, Inra, 1989; Michel Messu, « Subjectivité et analyse de contenu », *Cahier de recherche*, n° 6, Credoc, 1990; Gérard Mauger, « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, n° 6, 1991; « la Situation d'enquête », *Informations sociales*, n° 47, 1995; Alain Blanchet et Anne Gotman, *L'enquête et ses méthodes: l'entretien*, Paris, Nathan, coll. « 128 », 1992; Olivier Schwartz, « L'empirisme irréductible. La fin de l'empirisme ? » in Nels Anderson, « *Le Hobo* », *sociologie du sans-abri*, Paris, Nathan, 1993; Jean-Claude Kaufmann, *La trame conjugale, analyse du couple par son linge*, Paris, Nathan, 1992; *L'Entretien compréhensif*, Paris, Nathan, 1996; Christian Maroy, « L'analyse qualitative d'entretien » in Luc Albarello et al., *Pratiques et méthodes de recherche en sciences sociales*, Paris, Colin, 1995; S. Beaud, « L'usage de l'entretien en sciences sociales... », *op. cit.*; Jean-Baptiste Legavre, « "La neutralité" dans l'entretien de recherche. Retour personnel sur une évidence », *Politix*, n° 35, 1996; S. Beaud et F. Weber, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 1997; Didier Dumazière et Claude Dubar, *Analyser les entretiens biographiques*, Paris, Nathan, 1997; Patrick Bruneteaux et Corine Lanza-rini, « Les Entretiens informels », *Sociétés contemporaines*, n° 30, 1998.
11. G. Michelat, « Sur l'utilisation de l'entretien... », *op. cit.*
12. S. Beaud, « L'usage de l'entretien en sciences sociales... », *op. cit.*; S. Beaud et F. Weber, *Guide de l'enquête*, *op. cit.*
13. J.-B. Legavre, « « La neutralité » dans l'entretien... », *op. cit.*
14. J.-C. Kaufmann, *L'Entretien compréhensif*, *op. cit.*
15. P. Bruneteaux et C. Lanza-rini, « Les Entretiens informels », *op. cit.*
16. Voir P. Bourdieu et al., *Le Métier de sociologue*, *op. cit.*, et pour une re-actualisation, *Critiques sociales*, 1996, n° 8-9, 1996.
17. Hélène Bézille in Alain Blanchet (éd.), *L'Entretien dans les sciences sociales*, Paris, Dunod, 1985.
18. O. Schwarz, *Le monde privé des ouvriers, hommes et femmes du Nord*, Paris, Puf, 1990, p. 42; G. Mauger, « Enquêter en milieu populaire », *op. cit.*; « La Situation d'enquête », *op. cit.*; S. Beaud et F. Weber, *Guide de l'enquête...*, *op. cit.*; et en sens inverse: Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Voyage en grande bourgeoisie*, *Journal d'enquête*, Paris, Puf, 1997.
19. J. C. Kaufmann, *L'Entretien compréhensif*, *op. cit.*
20. S. Beaud, « L'usage de l'entretien en sciences sociales... », *op. cit.*; G. Mauger, « Enquêter en milieu populaire », *op. cit.*, « la Situation d'enquête », *op. cit.*

quatre-vingt, jalonnée par des ruptures difficiles, comme la « confession » d'indocilité méthodologique apparue dès *Les Cadres*⁶, ou le renversement méthodologique si disputé (surtout par comparaison avec *Le métier de sociologue*⁷) que signale le « Comprendre » de Pierre Bourdieu⁸, confirmé dans un avant-propos dialogué⁹. C'est bientôt la ruée: Florence Weber, Michel Messu, Gérard Mauger, Alain Blanchet et Anne Gotman, Olivier Schwartz, Jean-Claude Kaufmann, Christian Maroy, S. Beaud, Jean-Baptiste Legavre, S. Beaud, F. Weber, Didier Dumazière et Claude Dubar, Patrick Bruneteaux et Corine Lanza-rini¹⁰. Le schéma d'analyse de ces textes est souvent le même: à l'exposé des lacunes des méthodes considérées comme dominantes, succède la mise en valeur de procédés d'enquête laissant davantage de place à la subjectivité tels que « l'entretien non-directif »¹¹; « l'entretien ethnographique »¹²; « l'entretien semi-directif »¹³; « l'entretien compréhensif »¹⁴; « l'entretien informel » ou la « conversation orientée »¹⁵.

L'ensemble de ces travaux illustrent une autre tendance commune, annonçant et englobant la première, c'est-à-dire cette revalorisation de la subjectivité de l'enquêteur évoquée plus haut. Elle se dessine plus tôt quand commencent à être évoqués avec constance les effets induits sur l'enquête par la simple présence de l'enquêteur¹⁶. Il s'agit là d'une tendance à déplacer le regard de l'enquêteur du contenu de l'entretien vers sa forme et tout ce qui l'entoure, ou, pour le dire vite, du texte vers le contexte et le paratexte, comme autres signifiants, mais aussi à déplacer le regard de l'explicite vers le latent. Double stimulation, notons-le au passage, pour qui se penche sur la dimension corporelle de la relation sociale, c'est-à-dire pour celui qui, par choix problématique et par contrainte de terrain, se détourne en partie de la parole pour s'intéresser à son support, ou plus généralement, à d'autres signifiants

que le signifiant linguistique. Ces travaux sont plus attentifs à la richesse de signification que recèlent les non-dits et le contexte dans l'interaction.

Mais cette attention est habituellement dirigée vers l'enquêté, considéré comme la source principale de l'information¹⁷. Une plus grande sensibilité à sa subjectivité conduit à relever, pour l'exploiter, la façon dont l'identité sociale de l'enquêteur, et l'écart social ou culturel entre enquêteur et enquêté jouent sur la situation d'enquête¹⁸. On porte beaucoup moins d'attention à la subjectivité, voire aux affects de l'enquêteur. Ils sont parfois pris en compte cependant. Vecteur de l'empathie, ceux-ci seraient un instrument utile pour nouer l'interaction¹⁹. Ou bien le retour sur soi solitaire de l'enquêteur lui permettrait, nous dit-on fugitivement, de mettre en lumière *a posteriori* ce qui l'intéresse surtout dans l'analyse de ses affects : la distance sociale que traduisent chez lui un rire, une réaction spontanée de mépris ou de respect²⁰. De manière générale, l'acceptation de la subjectivité de l'enquêteur n'est qu'un instrument tenu pour «comprendre» un peu mieux l'enquêté, pour aller surtout du manifeste vers le caché grâce à une sorte d'écoute flottante dont le modèle, la référence psychanalytique peut être avouée mais de façon toujours assez allusive²¹.

Il ne s'agit ici que d'aller plus avant, et de façon plus systématique, scientifiquement plus armée, sur cette piste entrouverte. Car la réflexion des sociologues se révèle aujourd'hui, de ce point de vue, légèrement en retrait par rapport à des textes plus anciens : celui de G. Michelat qui conseille d'exploiter systématiquement les mécanismes freudiens de «condensation» ou de «lapsus» dans l'écoute et la lecture des entretiens²², celui de Madeleine Grawitz, qui évoque «projection», «introjection», et «identification», mais à propos, il est vrai, des «mécanismes de défense» de l'enquêté²³. C'est vers l'enquêteur et sa subjecti-

vité que nous a conduit, pour notre part, l'incitation actuelle à prendre de la distance à l'égard du contenu manifeste des entretiens.

Projections et contre-projections

Il s'agit alors de prendre en compte les «projections» qu'opère l'enquêteur sur la personne interrogée, mais – comme il est dit plus haut à propos de l'attention à porter au contexte de l'entretien – parce que et dans la mesure où ces projections sont significatives pour la problématique de la recherche. Il s'agit aussi de prendre en compte la façon dont l'enquêté réagit aux «projections» dont il peut être l'objet à cet égard de la part de la personne qui l'interroge. Le sociologue soucieux de connaître les usages matériels et symboliques du corps à la rue ne doit pas se désintéresser de ce qui s'en rejoue dans la situation d'entretien.

C'est une évidence : quels que soient les efforts de neutralité de l'enquêteur, son rapport à la personne interrogée et à l'objet de leur entretien sourd de mille façons. Qu'un sociologue travaille, par exemple, sur le rapport à la culture de personnes défavorisées : des lunettes d'intellectuel, un contrôle de la diction, voire des comportements de dénégation de cette identité de lettré (langage familier, costume volontairement modeste) constituent autant d'informations pour ses interlocuteurs – pour peu qu'on reconnaisse à chacun la «compétence sociale de l'œil» dont parle E. Goffman – quant au rapport enchanté ou désabusé, fasciné ou conflictuel qu'il entretient lui-même avec le monde de la culture et de l'école. Ce rapport constitue pour l'enquêté une donnée avec laquelle il doit se débattre. Une hyper vigilance à l'enquêteur et aux messages involontaires qu'il envoie serait donc généralisable à tous les cas où la recherche porte sur un objet très présent dans l'interaction, *a fortiori* s'il est l'objet de l'enquête. Par le prétexte de parole qu'il



21. Par exemple, dans une référence à Georges Devereux chez O. Schwarz, *Le monde privé des ouvriers...*, *op. cit.*; dans une parenthèse ou une note infra-paginale: dans S. Beaud: « L'usage de l'entretien en sciences sociales... », *op. cit.*, p. 240, ou S. Beaud, F. Weber, *Guide de l'enquête...*, *op. cit.*, p. 249.

22. G. Michelat, « Sur l'utilisation de l'entretien non directif... », *op. cit.*

23. Roger Pinto et M. Grawitz, *Méthodes des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 1964 (1^{re} éd.).

24. Car il est au moins un cas, parmi les ouvrages que nous avons cités, d'exploitation systématique de cet aspect du rapport au terrain. Il s'agit symptomatiquement des travaux d'une anthropologue devenue psychanalyste: J. Favret-Saada, *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard, 1977, et un peu plus tard, visant à expliciter la méthode adoptée. Voir également J. Favret-Saada et J. Contreras, *Corps pour corps...*, *op. cit.*

25. Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Puf, coll. « Quadrige », 1994, p. 103.

26. Comme le fait longuement O. Schwartz, « L'empirisme irréductible... », *op. cit.*

27. Sandor Ferenczi, « L'élasticité de la technique psychanalytique », in *Œuvres Complètes*, Paris, Payot, tome IV, 1982.

28. Voir la réédition de ces textes in Paula Heimann, Margaret Little et al., *Le Contre-transfert*, Paris, Navarin, 1987.

29. Jacques Lacan, dans le *Séminaire*, liv. I, « les Écrits techniques de Freud », Paris, Seuil, 1975, puis dans « Variantes de la cure type », 1955, et dans « La direction de la cure », 1958, publiés in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966. Voir aussi, sur des usages plus contemporains du contre-transfert: Harold Searles, *Le Contre-transfert*, Paris, Gallimard, 1979.

30. J. Lacan, « Intervention sur le transfert », in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

31. J. Laplanche et J. B. Pontalis, *Vocabulaire...*, *op. cit.*, p. 492.

32. *Ibid.*

33. *Ibid.*, p. 494.

constitue sur un sujet sensible, l'entretien devient une excellente source d'information, à condition de dépasser son contenu explicite. Bref: parlons ensemble de votre santé, vous qui êtes menacé et moi qui suis indemne, parlons ensemble de votre hygiène, vous qui n'êtes pas conforme aux normes dominantes, et voyons ce qui jaillit autour de cette parole-prétexte et pourtant clef, par ce qu'elle fait se rejouer dans la situation d'enquête.

Il ne s'agit pas d'une recette miracle à appliquer systématiquement. L'identité de l'enquêteur, et les projections auxquelles elle peut donner prise (ici son identité physique de normal dans une population qui est socialement et physiquement stigmatisée) est plus ou moins significative en tant que telle pour la visée de l'enquête. Notre investigation, tournée vers une forme spécifique du stigmat social – sa traduction physique – ne peut que profiter d'une objectivation de nos projections. Quelles étaient nos « appréhensions », au sens propre et au sens figuré, au moment de nous rapprocher physiquement de gens aussi démunis? Plus précisément, quelles étaient nos anticipations de leurs attentes à notre égard?

La traduction la plus solidifiée et la plus savante de ce que nous essayons d'introduire, ou plutôt de réintroduire²⁴ dans l'entretien sociologique pourrait bien être représentée par ce que la littérature psychanalytique appelle « contre-transfert »: c'est-à-dire l'« ensemble des réactions inconscientes de l'analyste à la personne de l'analysé et plus particulièrement au transfert de celui-ci²⁵. » Formule à reprendre avec beaucoup de circonspection, ne serait-ce, d'abord, que parce qu'il y a débat à son propos: certains auteurs entendant par contre-transfert tout ce qui, de la personnalité de l'analyste, peut intervenir dans la cure, d'autres limitant le contre-transfert aux processus inconscients que le transfert de l'analysé induit chez l'analyste. Mais nous allons précisément entrer dans ce débat.

Circonspection, ensuite, parce que l'appel à la notion savante de contre-transfert ne sauve pas pour autant de l'habituel bricolage, aujourd'hui sagement revendiqué²⁶ en ces matières de méthodologie d'entretien. Car le « contre-transfert » proprement dit tend à désigner des réactions inconscientes. Au sociologue, il est simplement suggéré ici d'exploiter des représentations capables d'affleurer dans un entretien d'après enquête. Il s'agit donc plutôt que d'importer une posture proprement dite, de ne pas négliger ce qui se passe de « ce côté-là » dans la relation d'entretien, de revendiquer la légitimité de ce type d'attention-là, reconnue par d'autres. Bref, il s'agit de faire opérer à l'entretien sociologique la translation que certains psychanalystes, et non des moindres (Sandor Ferenczi²⁷, puis, dans les années cinquante-soixante, les disciples de Mélanie Klein – Margaret Little, Paula Heimann, Lucia Tower et Annie Reich²⁸ – enfin, à sa manière, Jacques Lacan²⁹) ont fait opérer à l'interaction thérapeutique, en posant les réactions de l'analyste comme intéressantes, et exploitables, et non plus seulement comme embarrassantes. La position équilibrée de J. Lacan dans ce débat nous paraît directement transposable pour la posture d'entretien : à la fois parce qu'observant les difficultés de S. Freud dans la thérapie de Dora, il s'avère capable de substituer l'interprétation des résistances de l'analyste à celle des résistances du patient³⁰, mais aussi parce que son hostilité à certains usages du contre-transfert lui fera déclarer que ce n'est pas tant la personnalité de l'analyste qui importe alors. Car « ce qu'il répond est moins important que la place où il répond ». Cette conception structuraliste du dispositif analytique est un excellent garde-fou pour la posture que nous préconisons pour l'entretien : les affects de l'enquêteur ne nous intéresseront que comme des signaux renvoyant à la place qu'il accepte d'occuper, et qu'on lui fait

occuper sans cesse, dans une structure d'interactions socialement pré-construite.

On notera que notre emprunt à la posture analytique reçoit un peu de sa légitimité de l'appréhension large qui est réservée à la notion « transfert » dans la littérature psychanalytique et chez le père de la psychanalyse lui-même. « Le terme français de transfert n'appartient pas en propre au vocabulaire psychanalytique », rappelle le vocabulaire de psychanalyse, « Il a un sens très général »³¹. Et d'insister sur la non-spécificité de ce mécanisme, sur le fait que le transfert ne représente pour S. Freud qu'un cas particulier du processus plus général de déplacement sur des objets ou des figures secondaires (comme dans le rêve, par exemple), et sur le fait qu'on a pu reconnaître l'action du transfert dans bien d'autres situations que la cure analytique : « soit que celui-ci se trouve au fondement même de la relation en jeu (hypnose, suggestion), soit qu'il y joue, dans des limites à apprécier, un rôle important (médecin-malade, mais aussi professeur-élève, directeur de conscience-pénitent, etc.) »³². Ainsi « Il semble que le transfert ait d'abord été désigné par S. Freud comme ne faisant pas partie de l'essence de la relation thérapeutique », le père de la psychanalyse indiquant que ces transferts « ne sont pas différents par nature selon qu'ils s'adressent à l'analyste ou à quelque autre personne »³³. Notons enfin, pour revenir au contre-transfert proprement dit, que ce qui reste discuté en psychanalyse, c'est l'utilisation qui peut être faite du contre-transfert de l'analyste, non sa réalité. Les auteurs ne sont partagés que sur le point de savoir s'il faut neutraliser le plus possible les manifestations contre-transférentielles par l'analyse personnelle, ou les utiliser au maximum dans la cure.

Mais pourquoi cette attention à ce niveau de l'interaction enquêteur-enquêté ? Tout simplement parce que se rejoue là ce qui est en œuvre dans les interactions ordinaires, et qui se trouve alors tranquillement disponible à l'observation.

Recueillir les réactions des enquêteurs, c'est exploiter une trace accessible des représentations attachées à ces populations – sur les points précis concernés par l'enquête – et des façons dont elles les gèrent en permanence.

Les attentes respectives des enquêteurs et des enquêtés

L'attention aux non-dits et aux émotions dans la situation d'entretien se justifie plus ou moins en fonction de la relation spécifique qu'entretiennent les enquêtés à la parole qu'ils vont livrer. Lorsque l'on a affaire à des populations très précarisées, on ne saurait assez prendre la mesure de la transformation de la relation enquêteur-enquêté depuis le temps où Michel Verret, par exemple, allait «à la classe ouvrière». Les remarques qu'il fait alors sur le rapport à la parole de l'enquêté témoignent d'une grande vigilance épistémologique. Elle apparaît autrement indispensable aujourd'hui³⁴. Interroger ces dominés-là, dans le passé, c'était interroger des gens qui avaient une culture communautaire, un entre-soi de la parole, voire des porte-parole. Il s'agissait aussi, souvent, d'une parole de combat. Il n'était pas aussi extraordinaire et crucial qu'aujourd'hui de la «porter» à un sociologue. Ils pouvaient la livrer ailleurs. Or les dominés qui nous intéressent aujourd'hui sont au contraire démunis des liens sociaux antérieurs et incapables d'en nouer de nouveaux. Leur communauté ne leur est pas un soutien. Elle est hétérogène. Elle est objectivement dangereuse. Elle est marquée par l'infamie sociale: autant de facteurs décourageant l'identification au groupe et l'émergence de représentants capables de faire circuler la parole. La remarque vaut certes aussi, mais à de moindres égards, pour les populations interrogées aujourd'hui par G. Mauger, F. Weber et S. Beaud, ou Michel Pialoux. En ce qui concerne nos interlocuteurs, les pleurs recueillis par certains, l'agressivité reçue par d'autres, les investissements positifs et trop idéalisés (la



34. Michel Verret, *La culture ouvrière*, Paris, ACL Édition/Société Crocus, 1988, pp. 9-18.

«bonne» mère) dont nous avons fait l'objet pour notre part sont autant d'indices – variant selon la façon dont les entretiens de chacun ont été menés – du caractère ici fortement chargé d'affects, car socialement crucial, de l'interaction enquêteur-enquêté.

L'attention aux non-dits de l'enquêteur se justifie pour sa part en raison de ses propres anticipations à l'égard de la personne qu'il interroge. Il vient en effet sur le territoire de l'enquêté avec un pesant bagage. Pour aller vite, il s'agit, mêlée d'une véritable crainte de la contamination, d'une sorte de fascination «sociologique» pour des corps meurtris, souffrants, et menacés de mort. «Sociologique», car cette fascination n'est pas simplement, nous a-t-il semblé, celle qu'on a pour des chairs meurtries, celle qu'entretient l'enquêteur pour des malades en fin de vie, par exemple, c'est-à-dire celle du psychologue ou du psychosociologue. C'est celle du sociologue, c'est-à-dire une fascination pour des blessures ou des condamnations à mort socialement produites. C'est la société, et non la biologie – en tout état de cause pas la biologie seule – qui a produit ces corps souffrants ou marqués. C'est la société, qui, comme le pendule de la Colonie pénitentiaire de Kafka, s'inscrit dans ces chairs. «La société», c'est-à-dire d'autres hommes, c'est-à-dire nous. Bref, ce que le sociologue ordinaire emmène avec lui sur le «terrain», c'est d'abord, sous une forme ou sous une autre, une formidable culpabilité sociale. Elle est certainement très présente – et elle nous apparaît souvent comme telle – chez tous les sociologues qui se penchent sur des dominés, ou plus généralement sur des gens plus modestes qu'eux. Cet implicite ne peut qu'être infiniment plus présent et pressant quand on travaille sur les populations que nous avons évoquées plus haut. «Tu es destiné à la mort sociale (et à une mort physique anticipée) alors que je prospère au point de pouvoir me payer le luxe de t'interroger»: voilà le non-dit formidable qui est là, pour chacun, pendant un

entretien, aussi chaleureux et gratifiant soit-il pour les deux parties. De quoi alimenter suffisamment, en effet, «projections» et «contre-projections»...

Les résultats de l'enquête

De leur côté, les personnes auxquelles l'enquêteur a affaire se trouvent en situation de ressources rares. Elles ne disposent plus de beaucoup de ressources matérielles et symboliques, en dehors de ce corps blessé ou marqué, et des récits qu'elles peuvent tenir grâce à lui à des populations de normaux prédisposés à entendre une interprétation naturalisante de leur situation sociale. Elles ont donc des intérêts pressants à utiliser fortement cette ressource de signification-là, pour autant, bien sûr, qu'elles en soient encore capables, alimentant encore la culpabilité de l'enquêteur. Et cette culpabilisation massive s'est avérée en effet toujours présente en toile de fond. Soumis à la question sur leur rapport à cette enquête auprès de ces 50 personnes, les 6 enquêteurs avouent des réactions parfois quelque peu surprenantes, et pourtant cohérentes.

Notre culpabilité s'est ainsi traduite par deux mouvements constants et contraires, qui nous a tous conduits à radicaliser de fait l'altérité (et d'abord l'altérité physique) du «sans-abri», tout en la niant activement tout au long de l'entretien. Le rapprochement physique était vécu comme une sorte d'exploit: traverser la rue, après les avoir observés de l'autre côté de la chaussée, pour les aborder et les entraîner, à nos côtés, jusqu'au café du coin, s'asseoir à la même table, voire sur la même banquette, avoir leur visage à trente centimètres du nôtre, et à peine plus loin, leur corps vaguement soupçonné d'odeur ou d'infection contaminante, était ressenti comme une sorte de petite transgression intrépide: sentiment certes fugace, mais sans cesse réactualisé par les premières réactions de nos collègues à la mention que

nous faisons de notre enquête. Les réactions initiales des uns et des autres le disaient assez: la première transgression résidait dans le fait de briser une distance physique où se cristallise la distance sociale. «Ce qui me répugnait le plus au début, c'était le contact physique. J'avais la table devant moi, la feuille de papier, le classeur entre nous. C'était une manière de me protéger» (enquêteuse 3). Entrer pour la première fois à l'intérieur du restaurant pour sans-abri a ainsi été vécu par la plupart d'entre nous comme assez impressionnant: comme l'entrée dans un monde à la fois radicalement étranger et vaguement menaçant. Tintin chez les SDF.

Avec comme dénégations actives, en ce qui me concerne, la tentation confuse et inhabituelle du tutoiement pour se rapprocher de la personne interrogée, la place ostensiblement laissée à l'«autre» à côté de soi, le ploïement du corps au-dessus de la table pour nier la distance, bref: autant de moyen de forcer le rapprochement physique. Avec comme probables dénégations (?) actives, aussi, ces aveux de fascination positive: «je n'avais pas une peur très, très forte... mais une fascination très forte [...] ce qui me fascinait, c'était les traits très marqués, je les ai regardés avec beaucoup d'attention» (enquêteuse 3), «Il y a beaucoup de visages que j'ai beaucoup aimés, parce qu'ils traduisaient... enfin, des visages que je trouvais beaux» (enquêteuse 2). Le sentiment est parfois plus mélangé: «il y avait des moments où je faisais un peu d'effort pour ne pas regarder disons... heu... les stigmates de la misère» (enquêteuse 6), «ceux dont je me souviens le moins bien, c'est ceux qui étaient le plus proche de nous au niveau de l'habitus. Il y en avait un qui boitait, et je le vois encore, s'en allant, boitant... » (enquêteuse 4). Avec comme inversion fugace aussi, chez les trois enquêteuses femmes, la vague envie de toucher, tandis que les enquêteurs tendaient à se raidir dans la froideur: «c'était quand elles racontaient des choses dures pour elles... j'avais envie de leur prendre la main, de les prendre

dans les bras [...] Je me souviens de poignées de main finales comme de moments forts » (enquêteuse 3), ou «Quand c'était touchant, on avait envie de toucher. Le fait de se serrer la main, c'était beaucoup moins anodin qu'ailleurs [...] Alors il m'a touché, il s'est approché de moi, et ça m'a énormément frappée. On dirait que les contacts physiques sont beaucoup plus marquants... » (enquêteuse 4). Ce qui contribue donc à définir la condition du SDF, c'est aussi la stigmatisation physique au sens où ce corps devient radicalement étranger, intouchable, voire dangereux: «On n'est jamais en contact avec ces gens-là. Alors d'avoir "franchi le pas" comme vous dites... [...] J'avais le trac avant d'y aller et j'étais soulagée après, comme si j'avais fait un truc difficile» (enquêteuse 3).

Le corps du SDF s'est avéré aussi symbole du manque, du dénuement, et pas simplement culturel, économique ou social: mais physique. «J'avais l'impression qu'ils avaient tout en moins bien » (enquêteur 2). Le sociologue «appréhende» alors ce manque de toutes les manières, l'anticipe, et, surtout, l'aggrave. Aucun des enquêteurs n'y échappe, et la confrontation entre eux est de ce point de vue intéressante en ce que chacun rejoue ce manque à sa manière à l'aide privilégiée d'un de ses sens. Pendant tout le temps où, comme la plupart des profanes, je croyais que l'homme à la rue ne mange pas à sa faim, une faim tenaillante, comblée à grand-peine, me prenait avant chaque entretien. Située aussi sur le système digestif: mon amygdalite annuelle, contractée au moment le plus fort de l'hécatombe de grippe dans le milieu universitaire, et que je n'ai pas pu m'empêcher pourtant d'attribuer à mon contact hivernal avec les sans-abri frappés de mille maux. Une autre craint de «sentir» la misère, et plus particulièrement quelque chose qui a à voir avec la mauvaise alimentation: «C'est l'odeur qui m'a inquiétée le plus au début. Je me mettais à la limite plus de parfum pour compenser cela. Ça créait une...

auréole? enfin... une bulle, une sorte de bulle. Je liais cela à la boisson, au fait de mal se nourrir. C'était l'odeur qui sort de la bouche qui me faisait le plus peur. Maintenant que j'y repense, c'était rare, deux ou trois cas à peine, et une odeur qui n'était même pas dérangeante » (enquêteuse 3). Un autre a une « appréhension » tactile de la déchéance: « ça me gratte – mais c'est vraiment dans la tête. Encore aujourd'hui, ça me gratte s'il en parle [des poux] ou s'il se gratte. Et je reste très sensible à la crasse sur eux ». De manière générale, c'est le contact tactile et olfactif auquel il est sensible: « Si j'ai un contact avec leur vêtement, les frottements du vêtement, ma première réaction, c'est: « Ah! là là! mes vêtements vont sentir ce qu'ils sentent eux ». Et je peux aller jusqu'à mettre mes vêtements à laver quand je rentre à la maison... ». (enquêteur 2). Endossement du stigmate de l'autre, avec la contamination éventuelle dont il est porteur, qui a heureusement des limites: « mais ça ne va pas jusqu'à la peau... Je ne vais pas nécessairement me doucher. C'est ma femme qui m'a fait remarquer cela, que je me débarrassais de mes vêtements et que je pouvais aller vers elle si j'avais simplement fait ça » (enquêteur 2). Il a pressenti des odeurs – « Je ne peux pas m'empêcher de reculer systématiquement » – que sa co-enquêteuse, réputée pour la sensibilité de son odorat, n'a jamais senties. Crainte vague, pour ces trois autres, de l'atteinte tactile, par identification à l'enveloppe corporelle de l'enquêté: « L'appréhension que j'avais, c'étaient les blessures apparentes. Je pensais que j'allais en voir beaucoup. Et les blessures, ça me donne la nausée. C'est à moi que cela aurait fait mal » (enquêteuse 3) ou bien: « il y a une chose à laquelle je suis attentif, c'est la peau. J'ai été surpris que ce ne soit pas une peau sale, ou incrustée, ou avec des points noirs. Le deuxième que nous avons interrogé était un peu couperosé... mais il n'y avait pas dans la peau de... sédimentation de leur déchéance » (enquêteur 5). Le goût, curieusement, et le toucher sont sollicités enfin dans les

souvenirs de cette autre: « Je me souviens surtout de scènes de postillons. Je me souviens d'envies de reculer. Et de tout ce que vous aviez dit sur le "corps légitime"... Qu'il ne fallait pas montrer... Et puis de la peur des champignons, quand on se serrait la main... au moment des poignées de mains. C'est parce que j'ai déjà eu des champignons probablement... » (enquêteuse 4).

Là encore, tout un système de dénégaration physique est activement sollicité. Ne pas donner prise au manque chez soi, donc, mais aussi chez l'autre. « Ma réaction était surtout dans ma façon de se tenir. C'était comme si j'essayais de me diminuer [...] J'étais beaucoup plus consciente de mes postures corporelles. Je rentrais un peu les épaules, j'essayais de rester sur la réserve, un peu affaissée de me faire petite. Le côté « honte de soi » – vous voyez? – c'est comme si cela déteignait... ». Et « Je me voyais telle que j'étais habillée. J'avais beaucoup plus conscience que d'habitude de la façon dont j'étais habillée. J'y suis toujours allée en jeans et avec mon vieux manteau. Bien sûr, cela m'arrivait aussi de mettre mon vieux manteau pour aller en cours. Mais là... » (enquêteuse 4). Ou au contraire: « je faisais attention à être jolie. il me semblait qu'il me fallait bien présenter, parce que j'avais envie de leur plaire [à des femmes interrogées] mais aussi parce que je devais faire autant pour elles que pour un rendez-vous important. J'essayais de parler correctement, de n'employer jamais de gros mots, je les prenais au sérieux, comme n'importe quelle autre personne » (enquêteuse 3). Égards parfois physiquement coûteux: « La seule chose que j'appréhendais, c'était les contacts physiques, de se serrer la main. Mais se serrer la main quand on se sépare, ça se fait. Mon seul calcul conscient, c'était que ça soit naturel. Quand je serre la main à des gens, j'enlève mes gants. Alors là aussi, j'enlevais mes gants » (enquêteuse 6). Responsable scientifique du projet, plus âgée, j'ai eu tendance pour ma part à masquer en moi surtout l'être sexué: en me restreignant de fait

aux deux seuls personnages sexuels à peu près confortables: celui de la compagne de l'enquêteur de la même classe d'âge, ou celui de la maman des jeunes enquêteurs, puis très vite, de l'enquêté³⁵.

Bref, un dénuement physique fortement anticipé par l'enquêteur, qui se prend pour la forme tangible de l'envers du manque et craint alors d'en subir les représailles, de devenir l'objet d'envie, de convoitise, de revanche, de prédation, chaque expérience surmontée de ce type s'avérant une preuve supplémentaire de l'héroïsme initial de l'enquêteur. Bref, Tintin chez les coupeurs de tête. «J'ai été rassuré très vite parce que c'était des vieux. Mon intégrité physique n'était pas menacée» (enquêteur 5). Et «L'agressivité, c'était pas une angoisse, parce que je l'aurais compris... Et puis cela ne s'est pas produit» (enquêteur 4).

Enfin cette peur de la rétorsion de l'autre, préalable à la rencontre, se trouve chaque fois ravivée par l'entretien en ce qu'il est vécu par l'enquêteur comme une nouvelle prédation, active et directe cette fois, du «riche» sur le «pauvre»: «On venait prélever de l'information. C'était ça qui était gênant» (enquêteur 6), «L'angoisse que j'avais, c'était de tomber sur quelqu'un qui ne parle pas ou qui m'agresse [...] Pourquoi ils me raconteraient quelque chose d'intime? J'avais peur qu'ils me reprochent ça [...] Je ne pouvais pas les regarder dans les yeux. Eux aussi, ils avaient du mal [...] Pour moi, c'était trop pénétrer dans leur intimité» (enquêteur 3), «J'avais été très dérangé dans les deux entretiens par le fait qu'aucun des deux ne se taisait. Le silence, c'est vraiment un privilège!...» (enquêteur 5).

Or ces anticipations spontanées, quelque peu archaïques et structurellement stables d'un enquêteur à l'autre – même si chacun d'entre eux les décline à sa manière – sont probablement celles auxquelles ont affaire les SDF chaque fois qu'ils sont confrontés avec le monde des «autres».



35. Les jeunes enquêtrices n'ont pas pressenti cet aspect du manque, parce qu'elles n'envisageaient même pas ce rapport comme possible («ils avaient l'âge d'être mon père»), alors que les deux plus anciens, et notamment l'enquêteur, projetaient ce manque sexuel de l'enquêté comme un risque pour elles.

36. Concernant la façon dont les SDF les exploitent systématiquement, voir notre travail en cours sur la mise en scène des corps carencés dans la manche: «Usages matériels et symboliques du corps sans domicile fixe», in Gisèle Dambuyant-Wargny, Dominique Memmi, *Les usages du corps en situation de domination extrême. Les sans domicile fixe de Paris et de la Région parisienne*, Rapport pour la Mire, Paris, 1999.

37. Travailler sur la survie en termes de préservation de l'image de soi, comme le fait Pascale Pichon dans sa thèse «Survivre sans domicile fixe. Étude socio-anthropologique sur les formes de maintien de soi», Lyon, université Lyon II, est alors cohérent avec ce type d'analyse.

38. Voir Michael Pollak, *L'Expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Métailié, 1990.

39. *Ibid.*, p. 294.

40. *Ibid.*

Un univers des possibles

Ces anticipations participent de l'univers des possibles de cette population³⁶. Survivre, c'est aussi survivre par rapport à une image sociale écrasante: celle, notamment, qui assimile involontairement votre survie sociale et psychologique à une survie... physique. La lutte contre la domination, c'est aussi la résistance à cette image³⁷. Plusieurs postures sont alors possibles. Certes vie à la rue et vécu concentrationnaire sont des expériences aussi éloignées l'une de l'autre que le sont une condamnation à la mort lente et une extermination. Il reste que les postures de survie identifiées par Michael Pollak dans *L'Expérience concentrationnaire*³⁸, parce qu'elles gravitent autour de la notion d'identité, sont heuristiques pour appréhender les figures engendrées par la terrible lutte pour la survie d'abord identitaire constamment engagée ici.

Il a d'abord le «repli sur soi passif» et suicidaire de ceux qui, d'après M. Pollak, s'abandonnent physiquement, et demeurent prostrés. État d'alcoolémie élevé rendant la parole confuse, état de saleté ou de puanteur, ignominie des plaies tenant de fait les autres à distance, en vertu des normes collectives en matière d'hygiène et de présentation de soi: les obstacles physiques opposés à l'entretien représentent autant de modalités de ce «repli sur soi passif» dont parle M. Pollak, c'est-à-dire de cette façon spécifique de prendre son parti de la domination sociale: en l'évitant physiquement.

Il existe ensuite un autre évitement possible de l'interaction, grâce à ce que M. Pollak appelle le «repli sur soi actif»: soit un «exil intérieur», un refus de «se laisser aller», un renforcement du «contrôle sur soi-même». Il commande d'autres façons, actives celles-là, d'éviter la situation d'entretien. Celles-ci constituent autant d'exemples tangibles, concrets, analysables des procédures générales d'évitement des rapports sociaux pratiquées par les sans-abri, et qui sont souvent dangereuses à terme quand elles se rejouent avec le médecin, l'hôpi-

tal ou le travailleur social. Les façons dont on a justifié devant nous le refus de se livrer à l'entretien proposé deviennent alors dignes d'intérêt, et l'on regrette de ne pas leur avoir prêté d'avantage attention: gestes de colère, exhibition d'un horaire chargé, conviction de n'avoir rien à dire, sentiment d'abattement. Ces façons de se soustraire au regard de l'autre et de signifier qu'on ne compte que sur ses seules forces ont toute chance en effet de se retrouver dans les rapports sociaux ordinaires.

De ce repli sur soi actif, se distingue quelque peu la posture de l'intransigeance. «Par l'acceptation de l'interaction avec autrui, et par une attitude qui en impose aux autres», elle est «associée aux convictions profondes ancrées d'une personne, au système des valeurs spirituelles, religieuses et intellectuelles»³⁹: Ainsi Monsieur M. (qui ne se fait jamais appeler par son prénom par les aides sociales ou les infirmières), fils déchu d'un propriétaire d'un cru du Cognac, a fermement l'air de considérer que c'est à moi de répondre à ses questions et que c'est à *lui* de m'inviter à boire un café. «Mais on trouve également, ajoute M. Pollak, une forme d'intransigeance dans la posture corporelle. Ne pas laisser voir [aux bourreaux] la douleur en situation de torture, ne pas “craquer” [...] cette forme extrême de l'intransigeance transforme la victime en héros ou en martyr⁴⁰». Attitude dont – toute proportion gardée, encore une fois, avec l'expérience concentrationnaire – on a trouvé son équivalent dans la rue. Une image parmi d'autres: celle de Pierre, rétif à l'entretien, obligeant ses enquêteurs à l'interroger debout, face à lui, dans la rue. Il se présente à eux sans tache et sans accroc, et leur fait remarquer avec colère un bouton manquant sur un de leurs manteaux d'étudiants: «c'est quand même pas compliqué de recoudre un bouton!». Il n'acceptera de se livrer un peu et de s'attabler avec eux qu'à condition de leur payer le café. On ne s'en étonnera guère: cette posture, supposant une résistance hors norme

à la stigmatisation, s'est avérée bien rare au cours de nos 50 entretiens.

Il y a ensuite, pour conserver la catégorisation proposée par M. Pollack, la «conversion» où «la réalité du camp prend la forme d'une révélation qui déclenche ou accentue la recherche spirituelle, religieuse ou politique»⁴¹, capable de déconnecter du réel en le rendant plus supportable. L'équivalent, face à cette domination sociale extrême que subissent les sans-abri, serait cette forme, fréquemment rencontrée, de «conversion» du mal par l'héroïsation de celui qui le subit. Là encore, les traces qu'on en trouve dans les entretiens, en réponse à nos anticipations bruissantes d'effroi, sont un matériau précieux dont l'interprétation est exportable aux interactions ordinaires. Ainsi quand Denis fanfaronne devant nous : «Attends, je vais t'expliquer ce que c'est que boire vraiment», et décline le nombre de bouteilles qu'on est capable d'ingurgiter quand on tient la bouteille, on peut penser à certaines souleries spectaculaires et collectives. Les récits et les pratiques d'héroïsation de la souffrance du type : «elle me trompait, alors, j'ai sauté du cinquième étage», «j'ai sauté, et je suis tombé de vingt mètres de haut», «j'ai continué à boire malgré le conseil du médecin» sont fréquents dans ces entretiens. Plutôt que comme des récits mythomaniacs, ils peuvent être interprétés comme des conduites d'adaptation spécifique au malheur grâce à l'exaltation de valeurs indigènes : ici la virilité.

Dernière posture identifiable : celle qui se cristallise, tout simplement, dans l'accord donné à l'entretien, surtout s'il est accompagné du souci témoigné à l'enquêteur de lui être utile, voire agréable, ce qui n'est pas rare... Elle fait fortement penser à la posture d'«installation» dont parle M. Pollak à propos du «petit chef» collaborateur ou du «kapo». Il s'agit de la collaboration délibérée avec le dominant : en l'espèce avec cet enquêteur si plein de mépris involontaire, et si débordant de quelques-unes



41. *Ibid.*, p. 300.

42. *Ibid.*, p. 299.

43 D. Memmi, «la dimension corporelle de l'activité sociale», introduction à «Le corps protestataire», *Sociétés Contemporaines*, n° 31, 1998. Voir aussi «L'ascension sociale vue de l'intérieur : les postures de la conquête», *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 100, 1996, pp. 34 et suiv.

44. Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, pp. 153 et suiv.

des anticipations concrètes, charnelles et négatives évoquées plus haut. C'est l'«installation» qui rend l'entretien possible, voire fructueux. C'est donc la posture à laquelle l'enquêteur est le plus durablement affronté. C'est aussi celle qu'il aura tendance à analyser le moins, tout occupé qu'il est d'en ramasser les fruits. C'est pourtant probablement la plus subtile, présentant tous les «degrés différents de connivence, de collaboration, de résistance»⁴². C'est sans doute aussi la plus courante – et donc la plus digne d'analyse – dans les situations de domination ordinaires, moins extrêmes. Cette posture d'«installation», distanciée, humoristique ou non, si cruellement sensible dans l'entretien à partir du moment où il est accepté, est typiquement celle qu'on retrouve dans la manche. Là, il s'agit bien de se couler dans les représentations essentiellement ou potentiellement négatives et carencées que les normaux entretiennent des mancheurs, et qui légitiment la sollicitation et le don («un peu d'argent pour manger et pour rester propres»). Il s'agit bien d'un rôle. Les mancheurs nous avouent – et se disent – volontiers que, s'ils font la manche, c'est seulement pour «améliorer l'ordinaire» (tabac, boisson). Ils se démarquent devant nous de toute «urgence à la nécessité», alors qu'ils la mettent en scène avec les passagers du métro. En somme, la survie les oblige à «collaborer» provisoirement... avec l'image d'eux-mêmes qu'ils considèrent comme la plus négative.

L'entretien accordé au sociologue, sur le mode ironique ou dévoué, fervent ou distancié, avec son dosage spécifique de mensonge ou de vérité, de silence ou d'aveu, d'humour ou de sérieux constitue alors un excellent terrain d'analyse de ces états mouvants d'«installations» et de «collaborations». Ainsi Denis, à une question sur son âge, saisit la balle au bond. Il me demande le mien pour me faire des compliments sur mon apparence. C'est alors qu'il m'emprunte, à moi, ma carte de téléphone. De même, à la fin de l'entretien, après nous avoir exposé avec humour l'état de son dénuement,

et s'être assuré d'avoir répondu à toutes nos questions, il nous fait un bref numéro de mendicité humoristique pour obtenir de l'argent. Bref, il nous fait l'objet, sur le mode ludique, de la double prédation – sexuelle et économique – tant redoutée et attendue, et se montre capable de tourner nos anticipations à son profit en leur donnant une satisfaction inoffensive, à la fois allusive et partielle. Tous n'ont pas la même aisance.

L'enquêté se trouve donc souvent, par nécessité, plus lucide que l'enquêteur sur leurs anticipations réciproques. Mais il s'agit là d'objectivations exceptionnellement réussies d'attentes involontaires des normaux. Le plus souvent, ces représentations se contentent de flotter entre nous, à l'état implicite, commettant on ne sait quels dégâts supplémentaires sur le for intérieur des sans-abri qui les affrontent sans pouvoir ni s'en défaire le temps de l'entretien, ni jouer à les satisfaire.

C'est pourquoi les à-côtés de la situation d'entretien – c'est-à-dire les projections et contre-projections des uns et des autres – sont si précieux à analyser : parce qu'ils sont le lieu où, sur le thème précis proposé à la conversation, se rejoue une relation ordinaire ; parce qu'ils facilitent l'objectivation, sur un point précis, de la relation dominant/dominé, grâce à ce contact rapproché exceptionnel que représente une situation d'entretien.

Enfin, si, comme nous le pensons, notre démonstration est généralisable (au delà du thème spécifique qui avait été proposé à l'enquête), insister sur les impensés et les implicites qui rétroagissent sans cesse entre enquêteur et enquêté autorise aussi à militer⁴³ en faveur d'une attention décidée pour ce à quoi Pierre Bourdieu a consacré le quatrième chapitre des *Méditations pascaliennes*⁴⁴ : notre incessante, irrépressible, pré-verbale, et parfois bien archaïque prise de «connaissance par corps», réel ou phantasmé, de nos positions sociales respectives dans le monde social.